

M. de Saint-Julien avait fait une toilette de mauvais goût et qui le faisait ressembler de plus en plus à un piqueur de bonne maison. Il était en casquette ronde, en cravate rouge, en bottes molles garnies d'éperons.

Madame de Verne se mordit les lèvres pour ne pas rire en lo voyant entrer dans cet équipage.

Lo rustro salua gauohement, balbutia quelques mots, prit la chaise que la baronne lui indiquait du doigt, s'assit et croissa ses jambes. Puis il appela à son aide toute son audace paysanne, et il fit sa demande à peu près en ces termes :

— Madame la baronne, vous êtes veuve et je suis garçon ; nous sommes voisins, je suis un bon gentilhomme, et j'ai l'honneur de vous demander votre main.

Madame de Verne crut de voir jouer l'embarras et une certaine émotion, et elle répondit :

— Monsieur, votre demande m'honore infiniment ; mais vous me donnerez bien quelques heures de réflexion.

M. de Saint-Julien s'inclina. Puis il parla de choses et d'autres, fit un cours de Vénérie à madame de Verne, et s'en alla ravi de la tournure que prenait son affaire.

Quand il fut parti, mademoiselle Annette descendit au salon. Elle trouva sa mère toute triste.

— Eh bien, lui dit la jeune fille, qu'en penses-tu ?

— Je le trouve affreux et mal élevé, répondit madame de Verne ; il est commun et sans esprit.

— Alors il te déplaît ?

— C'est-à-dire que j'en ai horreur.

— Tu l'as congédié ?

— Oui, il reviendra... il me paraît entêté, et je ne sais comment me soustraire à ses obsessions.

— Ah ! maman, dit mademoiselle Annette, si tu voulais...

— Quoi donc ?

— Il y a bien longtemps que tu me promets d'aller passer l'hiver à Paris. Veux-tu ?

Madame de Verne parut hésiter.

— Eh bien, soit, dit-elle, mais à une condition.

— Laquelle ?

— C'est que nous partirons demain matin.

— Chère mère ! dit mademoiselle Annette en sautant au cou de madame de Verne.

Le lendemain, M. de Saint-Julien s'éveilla de meilleure humeur que la veille.

Il avait rêvé que madame de Verne lui écrivait :

« Venez, cher mari futur, que nous convenions de la publication de nos hants. »

Mais la Marceline vint jeter un grand seau d'eau glacée sur cet enthousiasme. Elle entra dans sa chambre et lui dit :

— Monsieur Victor, voici une lettre que madame la baronne de Verne m'a remise pour vous.

Le gentilâtre tressaillit et regarda la Marceline avec une sorte d'effroi. Mais celle-ci continua en riant :

— N'ayez crainte, allez ! madame la baronne n'est pas si sottie que d'épouser un homme endetté comme vous et qui ne savait pas encore hier matin si c'était la fille ou la mère qu'il voulait.

M. de Saint-Julien ouvrit la lettre de madame de Verne qui écrivait ces simples mots :

« Merci, monsieur et cher voisin, de m'avoir éclairée sur l'infidélité de ma femme de chambre que je renvoie, au moment

« de quitter Beaufort pour plusieurs mois. Je vais marier ma fille à Paris.

« Votre voisine,

« Baronne DE VERNE. »

XXXV

LA MAISON BLANCHE

Par une de ces nuits tourmentées de novembre où le ciel est gros de nuages noirs que pousse le vent du sud-ouest et desquels tombe à larges gouttes une pluie battante, tandis que les arbres des bois ont des craquemants lugubres, deux gendarmes qui revenaient de ce que, en termes du métier, on appelle « la correspondance », chevauchaient, vers dix ou onze heures du soir, dans un chemin creux, détrempe et sillonné de profondes ornières.

— Quel temps de chien ! dit le brigadier Nicolas Sautereau.

— Je suis transi jusqu'aux os, répondit le gendarme qui l'accompagnait, et j' n'ai pas un fil de soie. On ferait une corde de mon manteau.

— Et du mien donc ! reprit le brigadier. Mais encore, toi camarade, tu as une femme et un enfant ; tu vas trouver ton souper prêt, un bon feu, et le moutard qui te sautera aux jambes. Pour moi, rien de tout cela...

Et Nicolas soupira.

— Pourquoi ne vous mariez-vous pas, brigadier ?

— Et trouver une femme !

— C'est bien facile...

— Mais non, dit le brigadier en soupirant.

Le vent redoublait de violence et la pluie tombait par torrents.

— J'ai bonne envie, continua le brigadier, d'aller demander une heure d'hospitalité au château de Beaufort. Nous voici au bord de la forêt ; c'est dix minutes de galop, tandis que Château-neuf est à plus d'une lieue d'ici.

— Oh ! moi, répondit le gendarme, je ne me mouillerai pas davantage pour une heure de plus. Et puis, la femme m'attend... Elle serait inquiète.

— Alors, bonsoir, dit Nicolas.

— Bonsoir, brigadier, répondit le gendarme, comme ils arrivaient à un endroit où le chemin se bifurquait. Prenez garde à votre cheval en entrant sous bois.

(A CONTINUER.)

COMMENCÉ LE 11 MARS 1880.—(No. 11.)

« LE FEUILLETON ILLUSTRÉ »

PARAIT TOUS LES JEUDIS.

ABONNEMENT:—Un an.....	\$1.00
do Six mois.....	0.50
do Trois mois.....	0.25
Le Numéro.....	0.02

Dans tous les cas strictement payable d'avance.

AUX AGENTS.—A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre journal, nous leur vendrons 16 centins la douzaine, payable à la fin de chaque mois, et 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir. Aussitôt après réception du montant de l'abonnement nous enverrons le journal et le reçu.

Ces conditions sont invariables.

Toute correspondance doit être adressée comme suit : « Feuille Illustré, Boite 1938 B. P. »

HOULE & CIE., Propriétaires,  
60, RUE ST. GABRIEL, MONTREAL